

La vie au ralenti, journal d'un confiné (21)

blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2020/04/06/la-vie-au-ralenti-journal-d-un-confine-21

6 avril 2020, vingt-et-unième jour de confinement

Au moment où l'on s'approche du pic de la pandémie du Covid-19, l'engorgement des hôpitaux démunis de lits, de tests, d'appareils respiratoires et de matériel de protection devient dramatique. Pire que tout, le manque de personnel soignant après des années de disette organisée est un handicap insurmontable, sinon au prix d'un épuisement ou d'une contamination de celui qui est en fonction et qui essaie de faire face. Dans une telle situation, on voit un dilemme être formulé de plus en plus explicitement : faut-il donner la priorité à certains malades plutôt qu'à d'autres ? Une vie mérite-t-elle plus de protection et de soins qu'une autre ?

Comme cette question est pratiquement insoluble sur le plan philosophique, elle est renvoyée à ceux dont le métier est de tout réduire à un objet quantifiable, mesurable, comparable à quoi que ce soit. Quel est ce métier ? Économiste. Quel est cet objet magique capable de tout mesurer, ce mètre(maître)-étalon ? La monnaie.

Ainsi, la discussion bat son plein sur le prix de la vie humaine. Cela suppose de mettre en balance la vie des humains avec une quantité d'euros ou de dollars pour déterminer le prix de la vie. La partie des économistes que l'on appelle néoclassiques a accumulé une petite expérience de réduction d'une non-marchandise à une marchandise, via un quantum de monnaie : c'est le cas de la nature dans l'approche théorique dite de l'« économie de l'environnement ». Il y a alors un continuum de l'estimation d'un prix du vivant à celle d'un prix de la vie humaine.

Diable ! Comment s'y prendre pour mesurer l'incommensurable ? C'est là qu'on... mesure... l'inventivité des économistes spécialisés dans cette tâche. Ils ont mis au point plusieurs méthodes entre lesquelles ils alternent leurs calculs.[1]

La méthode la plus basique consiste à calculer la valeur économique d'une nature détruite ou d'une vie brisée par le coût de la réparation versée en dédommagement du dégât ou pour la remise en état. Cela est un renversement du problème : on ne sait pas mesurer ce qui disparaît, donc on essaie de mesurer la compensation. Procédant ainsi, on ne fait que repousser la question en essayant d'évaluer le manque à gagner dû à la diminution de la production consécutive à un décès ou à une destruction de la nature. Une variante de cette méthode a pour principe de calculer la valeur actualisée (avec un taux dit d'actualisation semblable à un taux d'intérêt) des revenus qu'aurait perçu le patient emporté par la maladie. C'est la méthode issue de la notion de « capital humain » adoptée par les économistes classiques, mais dont l'invention est due à un connaisseur entre tous : Staline : « l'homme, ce capital le plus précieux ». À ce propos, le juriste Alain Supiot écrit : « La notion de "capital humain" est ainsi devenue, avec celle d'emploi, le paradigme à partir duquel est aujourd'hui abordée la question du travail. La scientificité

présumée de ce concept a été consacrée par le prix dit "Nobel d'économie" Gary Becker, mais l'on oublie que son premier inventeur fut Joseph Staline et que le sens [le plus] rigoureux que l'on puisse donner au capital humain se trouve à l'actif des livres de comptes des propriétaires d'esclaves. »[2]

La vie d'un ouvrier smicard vaudrait-elle moins que celle d'un ingénieur payé dix fois plus, ou mille fois moins que celle d'un PDG hors normes ? La réponse est donnée par la science mathématique et statistique dont la mobilisation par ces économistes est gage de scientificité : en demandant aux individus le prix qu'ils accepteraient de payer (c'est leur « consentement à payer » qui est invoquée aussi pour éviter la dégradation d'un environnement) pour réduire leur risque de mourir, on parvient à estimer, grâce à une comparaison des espérances mathématiques de la satisfaction et du risque, le « prix statistique d'une vie ». Par exemple, « si je suis prêt à payer 1000 euros pour réduire ma probabilité de mourir demain de 0,1 % [1 ‰], cela veut dire que j'accorde une "valeur de la vie statistique (VVS)" de [1000 fois plus] 1 million d'euros à ma vie résiduelle »[3].

Mais tout n'est pas résolu, combien vaut ma vie à moi, combien je vaudrais, et toi combien tu vaudrais ? Nouvelles questions, nouvelles incertitudes, nouvelles apories. Ça dépend ! La vie d'un Français évolue entre 1 et 3 millions d'euros selon la méthode de calcul utilisée. Ou bien, de façon beaucoup plus précise, elle vaut 120 fois le PIB par habitant, soit 2,4 millions d'euros [4]. La vie d'un Américain, elle, est estimée à 10 millions de dollars. On en déduira que la vie d'un habitant dans un bidonville des pays du Sud vaut beaucoup moins. Et on imagine facilement dans quelle direction cette approche statistique pseudo-scientifique peut aiguiller les politiques publiques. Pseudo-scientifique parce qu'elle a supposé au départ qu'il existait un dénominateur commun entre la vie et la quantité de marchandises que je peux acheter durant ma vie.

Ces méthodes, appliquées aussi bien à la nature qu'aux êtres humains, ont été définitivement réfutées, par des savants hétérodoxes et par aussi par certains issus de l'orthodoxie [5], parce que l'incertitude radicale pèse sur l'avenir, et parce que ces méthodes présentent le même point faible : pallier l'absence de prix de marché pour toute chose qui n'est pas marchande par l'attribution d'un prix censé rendre commensurables des choses qui appartiennent à des registres différents. C'est l'impasse de toute l'économie néoclassique de l'environnement qui s'imagine pouvoir faire s'exprimer tous les consentements à payer. C'est aussi celle des tentatives de faire entrer dans le PIB le temps libre, le lait maternel et toutes les relations sociales non monétaires. C'est encore celle de mesurer monétairement la vie à la hauteur du revenu escompté pendant son déroulement, pondérée par la probabilité de son obtention.[6]

Il est certain que si, dans les hôpitaux surchargés de malades atteints de Covid-19, on mesure la priorité à leur accorder à l'aune des calculs pseudo-scientifiques ci-dessus, le choix est vite fait entre un quadragénaire en pleine force de l'âge et un octogénaire parkinsonisé ou alzheimerisé, ou tout simplement avec les cheveux gris.

Le problème est que le raisonnement pseudo-scientifique ci-dessus peut se retourner facilement. Tout le monde se souvient de la comptine enfantine « Il était un petit navire » : les vivres vinrent à manquer et le sort tomba sur le plus jeune qui fut mangé. Le philosophe Jean-Pierre Dupuy a bien montré que la logique sacrificielle était inscrite au cœur même des principes de justice de Rawls laissant croire que les inégalités pouvaient être tolérées si le sort du plus démuné s'améliorait grâce à elles. Or, dans les situations où se pose la question « faut-il sacrifier ? », ces principes de justice ne servent à rien et ils se réduisent à des principes purement utilitaristes.[7] La discussion philosophique, éthique, politique reste alors totalement ouverte. L'économie est ici inutile, au nom même du principe qui l'anime, l'utilité...

« *Un petit poisson, un petit oiseau S'aimaient d'amour tendre, Mais comment s'y prendre Quand on est dans l'eau ? Un petit poisson, un petit oiseau S'aimaient d'amour tendre, Mais comment s'y prendre Quand on est là-haut ?* »

(Juliette Gréco, « Un petit poisson, un petit oiseau », 1965)

[1] C'est l'une des problématiques de mon livre *La richesse, la valeur et l'inestimable, Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2013. Problématique poursuivie dans *Le trou noir du capitalisme. Pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2020.

[2] Alain Supiot, *Le travail n'est pas une marchandise, Contenu et sens du travail au XXI^e siècle*, Leçon de clôture prononcée le 22 mai 2019, Paris, Collège de France.

[3] Christian Gollier et James Hammitt : « Si l'existence m'était comptée... », *le Monde*, 5 et 6 avril 2020.

[4] Cette estimation est rapportée par Thibault Gajdos, « Le prix de la vie », *Le Monde de l'économie*, 29 mars 2011.

[5] D'un côté, on peut citer Jean-Pierre Dupuy, « Temps du projet et temps de l'histoire », dans Robert Boyer, Bernard Chavance, Olivier Godard (sous la dir.de), *Les figures de l'irréversibilité en économie*, Paris, Éd. de l'EHSS 1991, p. 97-134. ; de l'autre, Maurice Allais à travers le paradoxe qui porte son nom, « Fondements d'une théorie positive des choix comportant un risque et critique des postulats et axiomes de l'école américaine », *Économétrie*, Collection des colloques internationaux du CNRS, vol. XL, Paris, 1953.

[6] Le journal *Le Monde* donne la parole à un connaisseur du risque, Denis Kessler, « L'ère de la vulnérabilité », 5 et 6 avril 2020, lui qui, naguère, appelait dans *Challenge*, 4 octobre 2007, à : « Il s'agit aujourd'hui de sortir de 1945, et de défaire méthodiquement le programme du Conseil national de la Résistance. »

[7] Jean-Pierre Dupuy, *Le sacrifice et l'envie, Le libéralisme aux prises avec la justice sociale*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.